

**AUTOUR DE LA NAISSANCE :
LA MÈRE ET L'ENFANT EN CHINE
AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES***

par Angela Kiche LEUNG

RÉSUMÉ

Utilisant les ouvrages médicaux publiés en Chine durant les XVI^e et XVII^e siècles, et d'autres plus anciens mais encore influents à cette époque, nous décrivons et analysons les prescriptions concernant la grossesse, la naissance et les manières correctes d'élever les enfants dans les familles citadines aisées. Nous observons que souvent le fond confucianiste des médecins prévaut sur leur intérêt médical en la matière.

SUMMARY

Using medical works which were published in China during the XVIth and XVIIth centuries, and more ancient ones which were still influential in that period, we describe and analyse principles concerning pregnancy, childbirth and correct ways of rearing infants in well-off urban families. We observe that often, the doctors' Confucian background prevails over their medical concern in these matters.

Cette étude ne porte pas sur la perception qu'avaient de leur corps la femme et l'enfant chinois aux XVI^e et XVII^e siècles, mais sur la vision qu'en donnent dans leurs écrits des médecins hommes, confucianistes.

Notre analyse a été effectuée à partir de différents manuels médicaux de l'époque dont de larges extraits ont été repris dans la grande encyclopédie *Gujin tushu jicheng* (*Recueil d'ouvrages anciens et modernes*) qui avait été commandée par la Cour à la fin du XVII^e siècle et dont la première édition date

* Nous remercions André Béjin et Alain Peyraube pour les remarques pertinentes qu'ils nous ont suggérées et dont nous avons tenu compte pour établir la version définitive de cet article (A. K. L.).

Cahiers internationaux de Sociologie, vol. LXXVI, 1984

de 1728¹. Ces traités médicaux sont orthodoxes du point de vue idéologique et donc largement de tendance confucéenne. On y décèle cependant bon nombre d'influences taoïstes et bouddhistes, ce qui n'a rien d'étonnant dans la mesure où l'idéologie d'Etat était un système plutôt syncrétique dont la base dominante était assurée par le confucianisme. Les compilateurs étant de la fin du xvii^e siècle, ils ont évidemment privilégié les ouvrages des xvi^e et xvii^e siècles. Voilà pourquoi nous avons limité notre étude à ces deux siècles. Nous nous référons cependant souvent à des époques antérieures, lorsque les données nous le permettent.

Nous nous sommes attachée à utiliser les traités originaux cités dans le recueil, du moins lorsqu'ils étaient disponibles, car certains ont disparu. Nous avons enfin complété nos sources par d'autres manuels médicaux des xvi^e et xvii^e siècles non recensés dans le *GTJ*, et par le grand roman érotique de la fin du xvi^e siècle, *Jin Ping Mei cihua* (*Fleurs de pruniers dans un vase d'or*)². On trouvera une liste détaillée de ces sources primaires en annexe.

Ces traités médicaux ne sont jamais exclusivement des livres pour experts. Dans la plupart des cas, ce sont de simples manuels didactiques à usage domestique pour familles aisées, égrenant toute une série de conseils pratiques sur des questions d'hygiène médicale banales. La langue est simple, sans jargon scientifique. La forme des articles varie peu, le plan est souvent le même : préparation du corps de la femme en vue de la conception ; accouchement et premiers soins corporels du nouveau-né ; allaitement, union des corps de la femme et de l'enfant ; discipline du corps du bébé.

LA FEMME ET LA CONCEPTION

Conditions requises pour être enceinte

Il est dit dans les traités de médecine que le sang de la femme, d'essence *yin*, doit se mélanger à la semence de l'homme

1. La compilation du *Gujin tushu jicheng* (*GTJ*) a été achevée en 1726. L'édition dont nous nous sommes servie (Taipei, Dingwen chubanshe, 1977) comprend 79 volumes : 10 000 chapitres répartis en 32 sections, intitulés « Géographie », « Règles domestiques », « Généalogies », « Plantes », « Animaux », « Arts (c'est dans cette rubrique que figurent les traités médicaux) », etc. Ce sont des recueils de larges extraits d'ouvrages de toutes les époques.

2. *Jin Ping Mei cihua*. La première édition connue date de 1617. L'édition dont nous nous sommes servie (Taipei, Xiangsheng chubanshe, 1975) est un fac-similé de cette édition xylographique de 1617.

(*yang*). C'est la combinaison des deux qui crée l'enfant. Il convient donc, pour la femme qui désire enfanter, de bien cultiver son sang. Pour ce faire, elle doit respecter certaines règles impératives. La première lui impose de ne pas se marier avant vingt ans, c'est-à-dire de ne pas avoir de rapports sexuels avant vingt ans. Il s'agit là d'une recommandation fort ancienne puisqu'on la trouve déjà formulée dans le *Li ji* (*Livre des Rites*) du 1^{er} siècle av. J.-C.³. Elle est justifiée médicalement dès le v^e siècle par le Dr Chu Deng : « La semence a beau couler chez l'homme dès l'âge de seize ans, il ne doit prendre femme qu'à trente ans ; la fille a beau être dotée d'un cycle menstruel dès l'âge de quatorze ans, elle ne doit se donner en mariage qu'à vingt ans. Il en est ainsi pour que le *yin* et le *yang* soient formés avant que l'un et l'autre ne s'unissent pour développer un embryon. L'enfant conçu dans le respect de ces règles sera fort, robuste et vigoureux et sa vie sera longue »⁴. M. Granet nous explique que ces raisons médicales cachent en fait des croyances mythiques sur les chiffres⁵. Quoi qu'il en soit, ces principes sont encore en vigueur plus de dix siècles plus tard. Le médecin du xv^e siècle Xu Chunfu les réitère avec force⁶.

Ainsi, il ne faut pas que la femme ait des rapports sexuels avec un homme avant l'âge de vingt ans. Ces conseils sont rarement respectés et c'est là, pour les médecins, une des causes essentielles de la stérilité des femmes, du nombre élevé des avortements non provoqués et de la forte mortalité infantile. Le même Chu Deng (v^e siècle) déplore qu'« aujourd'hui, les filles dont les cheveux ne sont pas encore épinglés et qui sont à peine nubiles connaissent déjà des hommes. Leur souffle *yin* se perd précocement, il est meurtri avant d'avoir pu se former complètement, remué avant de s'être affermi. Il n'est pas étonnant que ces filles ne conçoivent pas, ou qu'elles ne mènent

3. Il est dit dans le *Li ji* que l'homme est adulte (i.e. a les cheveux attachés et porte un chapeau) à vingt ans, mais il ne doit se marier qu'à trente ans. La femme peut être promise en mariage à quinze ans (et a donc les cheveux épinglés) mais doit attendre l'âge de vingt ans pour pouvoir convoler. Cf. *Shisan jing zhu suo* (*Notes et commentaires sur les treize classiques*). Taipei, Yiwen yinshuguan, 1976 (fac-similé d'une édition de 1815), vol. 5, chap. 28, p. 20 b - 21 b.

4. Chu Deng, *Chu shi yi shu* (*Livre posthume de Maître Chu*) in *Shuo fu* (*Le monde des paroles*), édité par Tao Zongyi (ca. 1316 - ca. 1402). Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1927, vol. 32, chap. 74, p. 18 b.

5. M. Granet, La droite et la gauche en Chine, *Etudes sociologiques sur la Chine*, Paris, PUF, 1953, p. 261-278.

6. Xu Chunfu, *Gujin yitong da quan* (*Encyclopédie de la médecine ancienne et moderne*), Taipei, Xinwenfeng, 1978 (fac-similé d'une édition préfacée de 1556-1557), chap. 85, p. 4 b.

pas leur grossesse à terme, ou qu'elles donnent naissance à des enfants fragiles qui meurent tôt »⁷.

En dehors de l'âge, un autre facteur est extrêmement important pour que la femme puisse être en mesure de concevoir, c'est son tempérament, son caractère. Les médecins de la Chine ancienne ont toujours pensé que les femmes avaient des problèmes de santé bien particuliers dus à leur émotivité, leurs angoisses, leurs passions, leurs colères, leurs jalousies, autant de traits de caractères qu'on croyait sinon réservés aux femmes, du moins plus exacerbés chez celles-ci que chez les hommes. Le célèbre médecin Sun Simiao (581-682) estimait déjà que les maladies des femmes étaient dix fois plus difficiles à guérir que celles des hommes parce qu'elles sont dans l'incapacité de bien contrôler leurs sentiments⁸.

Ces idées sont évidemment reprises par les plus grands médecins du XVI^e siècle, notamment Wan Quan (mi-XVI^e) pour qui « les femmes ont un caractère irritable intolérable. Leur nature les pousse toujours à plaire et elles sont excessivement sensibles, s'énervant pour un rien. Le souffle monte alors à contre-courant et le sang ne coule pas bien »⁹. S'il est ainsi difficile aux femmes de contrôler leurs sentiments et leurs émotions, c'est qu'elles n'ont pas fait d'études, contrairement aux hommes, et n'ont par conséquent que leur beauté pour plaire. On voit par là que les manuels médicaux s'adressaient aux familles aisées où les hommes, eux, avaient accès à la culture.

La femme féconde doit donc être calme et équilibrée. Comme il s'agit là de qualités qui ne lui sont pas innées, il lui faut les acquérir en se soumettant à une discipline rigoureuse de contrôle de soi. Cet effort lui est nécessaire si elle veut avoir du sang pur et sain pour engendrer des bébés bien portants.

Physiquement, elle ne doit être ni trop grosse, ni trop maigre. En effet, si elle est trop maigre, c'est qu'elle manque de sang et c'est préjudiciable. Si elle est trop grosse, elle a, certes, un sang abondant, mais son « utérus se déplacera trop en arrière pour qu'elle puisse recevoir la semence dans de bonnes conditions »¹⁰.

7. Chu Deng, *op. cit.*, p. 18 b, Xue Kai donne des exemples de garçons tombés gravement malades pour avoir eu des rapports sexuels dès l'âge de quinze ans. Cf. chap. III, p. 61 a ; chap. IV, p. 20 b (pour les références de l'ouvrage, cf. n. 31).

8. Sun Simiao, *Qian jin fang (Recettes sans prix)*, édition japonaise datée de 1658, 16 vol., 93 chapitres, chap. 2, p. 1 b.

9. Wan Quan, *Guan si ji yao (L'essentiel pour répandre la postérité)*, ouvrage compilé en 1658 par un de ses arrière-arrière-petit-fils. Cité in *GTJ*, p. 4244. Cf. aussi du même Wan Quan, *Furen mi ke (Gynécologie)*, cité in *GTJ*, p. 4246.

10. Chen Shiduo, *Shi shi mi lu (Registre secret de la chambre des pierres)*, manuscrit de six chapitres, conservé au Japon, avec trois préfaces de 1688, chap. 5, section 16, p. 28 a.

Afin d'avoir les aptitudes morales et physiques requises pour être enceinte, la femme est tenue de surveiller très attentivement son alimentation : il lui faut se nourrir de mets de préférence insipides et en faible quantité, et éviter le chaud comme le froid¹¹. En tout, elle doit adopter une attitude modérée. D'autres exigences, plus précises, concernent les hommes : on leur recommande de veiller à la qualité de leur sperme qui peut être renforcée par des médicaments agissant sur les reins. Mais finalement très peu de conseils sont adressés aux hommes. La nature a choisi la femme pour la procréation et l'état physique et moral de l'homme est secondaire. C'est à la femme qu'il incombe de contrôler sans cesse son esprit et son corps pour éviter une stérilité éventuelle du couple dont elle sera tenue pour responsable, dans tous les cas.

Acte d'amour et procréation

Le corps et l'esprit bien préparés, la conception peut être envisagée. Mais d'autres conditions la régissent. La Nature, l'Ordre de l'Univers, tels qu'ils sont conçus par les médecins confucéens, ne doivent pas être contrariés. Le commerce sexuel ne peut intervenir qu'à certains moments propices. Des jours néfastes sont proscrits : jours de grand vent, d'orage, de pluie, de tonnerre, d'éclipses, de tremblements de terre, bref lors de toute manifestation de « déséquilibre de la Nature ». Certains lieux sont aussi prohibés : temples, monastères, montagnes sacrées¹². Tous ces interdits sont imposés pour « ne pas offenser les forces cosmiques ». Ils sont très anciens. Le grand gynécologue Chen Ziming (ca 1190-1270) les énumère déjà. R. Van Gulik remonte même plus loin, jusqu'à la dynastie des Tang (618-907)¹³. S'ils sont transgressés, grands sont les risques d'engendrer des enfants monstrueux, fragiles ou maudits.

Lorsque les conditions extérieures requises pour le déroulement de l'acte sexuel sont réunies, il faut, pour que la femme soit enceinte, qu'il y ait plaisir simultané des deux partenaires au cours de l'acte. Les médecins insistent beaucoup là-dessus. En effet, il convient que les semences de l'homme et de la femme — émises pendant l'orgasme — soient concomitantes. « Il n'est

11. Wan Quan, *Guan si ji yao, op. cit.*, p. 4242.

12. Wan Quan, *Guan si ji yao, op. cit.*, p. 4245 et 4246.

13. Chen Ziming, *Furen da quan liang fang (Bonnes recettes de gynécologie générale)*, in *Siku quanshu zhenben*, Taipei, Shangwu yinshuguan, Recueil n° VII, liv. 129-132, 24 chapitres (fac-similé d'une édition de Hangzhou de 1782), chap. 9, p. 4 a - 5 b. R. Van Gulik, *Sexual Life in Ancient China*, Leiden, E. J. Brill, 1961. Trad. franç. : *La vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1971, p. 195.

pas possible à la femme de procréer si sa semence est passée alors que celle de l'homme n'a pas encore été émise ou bien lorsque la semence de l'homme s'écoule avant que la femme ne soit satisfaite¹⁴. Le fœtus est donc censé être formé par le sperme masculin, mais aussi par le « sperme » féminin ainsi que par le sang menstruel qui sera retenu dans le corps pendant la gestation. On retrouve exactement la même conception dans certains traités médicaux occidentaux du Moyen Âge¹⁵.

Ce sont les « souffles » (*qi*) qui conditionnent la perfection de l'acte sexuel et les médecins sont donc préoccupés au premier chef par l'état des organes dans lesquels circulent ces souffles. Wan Quan (xvi^e siècle) nous explique ainsi que « chez l'homme, le souffle du foie provoque l'érection, le souffle du cœur fait grossir le sexe et le souffle du rein le rend dur ». La femme a besoin de deux « souffles » supplémentaires : ceux de la rate et du poumon. « Lorsque son visage rougit et qu'elle fronce les sourcils, le souffle du cœur est là ; lorsque son regard se perd et laisse transparaître ses sentiments, le souffle du foie est arrivé ; elle baisse alors la tête et son nez frémit : c'est le signe de l'action du souffle du poumon ; le souffle de la rate intervient et la femme se colle à l'homme en remuant son corps ; enfin le souffle du rein fait s'ouvrir son vagin et l'humidifie. L'homme doit alors s'unir à elle. La réalisation du coït dans ces conditions donnera un enfant et sera très bénéfique pour l'homme »¹⁶. Wang Quan ajoute que la fécondité bien supérieure des paysans par rapport aux autres couches de la population s'explique ainsi par la spontanéité de leurs sentiments qui leur permet de libérer aisément les trois « souffles » (pour l'homme) et les cinq « souffles » (pour la femme) au moment de leur accouplement.

De nombreux traités discutent aussi des jours propices pour que l'acte d'amour se concrétise par une grossesse et pour que la femme donne naissance à un garçon. Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, les médecins pensaient que le jour du commerce sexuel décidait du sexe de l'enfant à naître. Chen Ziming (xiii^e siècle) écrit ainsi que si l'acte a lieu les premier, troisième ou cinquième jour des règles (chiffres *yang*, mâles), la femme engendrera un garçon ; s'il se produit les deuxième, quatrième ou sixième jours (chiffres *yin*, femelles), ce sera une fille ; après le sixième jour, il n'est pas possible que la femme soit enceinte¹⁷.

14. Chen Shiduo, *op. cit.*, ch. 5, section 16, p. 27 a.

15. Cf. M. C. Pouchelle, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 1983, p. 156.

16. Wan Quan, *Guan si ji yao*, *op. cit.*, p. 4244. Ces descriptions sont conformes à celles qu'on trouve dans les manuels de sexualité de la dynastie des Tang (cf. R. Van Gulik, *op. cit.*, p. 182).

17. Chen Ziming, *op. cit.*, chap. 9, p. 5 b.

Ce sont là des approches plutôt mythiques que médicales.

Le célèbre médecin Zhu Zhenheng (1281-1358) propose une autre explication, plus « scientifique ». Aux deux premiers jours des menstrues de la femme, son sang est encore faible, et la semence de l'homme lui est supérieure. L'union des deux donnera naissance à un garçon. Aux quatrième et cinquième jours, en revanche, le sang est abondant et absorbe la semence qui est submergée : c'est une fille qui naîtra¹⁸.

Le grand pharmacien du xvi^e siècle, Li Shizhen (1518-1593) rejette avec force cette théorie en faisant remarquer que des jumeaux, voire des triplés ou des quadruplés, conçus le même jour, peuvent très bien être de sexe différent¹⁹. Et nombreux sont les docteurs qui suivront Li Shizhen, dès la fin du xvi^e siècle.

Une autre idée traditionnelle, très en vogue aussi aux xii^e et xiii^e siècles, durera plus longtemps. Elle concerne la position du fœtus. Les médecins pensaient que le fœtus, logé dans la matrice, pouvait se trouver, soit dans la branche gauche de la matrice, soit dans sa branche droite. « Si la semence est plus forte que le sang, autrement dit si le *yang* est l'élément principal, un garçon se formera dans la branche gauche de la matrice ; si la semence est plus faible que le sang, autrement dit si le *yin* est l'élément principal, une fille se formera dans la branche droite de la matrice. » Il peut arriver, et c'est là un phénomène très intéressant, qu'il n'y ait pas d'élément principal, que le *yin* et le *yang* s'équilibrent. L'enfant est alors d'un sexe indéterminé, mais plutôt à dominante féminine. « Lorsqu'il rencontrera un homme, il deviendra sa femme ; s'il rencontre une femme, il deviendra son mari ; sinon, il sera plutôt femme qu'homme, mais une femme qui possède toutes les caractéristiques d'un homme »²⁰. Telle est l'explication médicale pour l'hermaphrodisme et l'androgynie, voire pour les tendances homosexuelles.

18. Zhu Zhenheng, *Ge zhi yu lun (Discours pour aller jusqu'au fond des choses)*, in *Yitong zhengmo quan shu (Ouvrage complet sur la tradition orthodoxe de la médecine)* compilé par Wang Kengtang (1535-?), Taipei, Shangwu yinshuguan, 1975 (fac-similé d'une édition de 1907), vol. 14, p. 30 b. Presque tous les médecins des Ming (xiv^e-xvii^e siècle) ont considéré Zhu Zhenheng comme leur maître.

19. Li Shizhen, *Ben cao gang mu (La pharmacopée)*, Taipei, Wenguang tushu gongsi, 1982 (1^{re} éd., 1885, d'après l'éd. de 1596), chap. 52, p. 23-24.

20. Zhu Zhenheng, *op. cit.*, vol. 14, p. 31 a. Zhu reconnaît que ses analyses lui ont été inspirées par le Dr Li Dongyuan (1180-1251). D'autre part, Sun Simiao, *op. cit.*, chap. 2, p. 10 a, avait déjà remarqué que si le poulx gauche d'une femme enceinte bat plus fort que son poulx droit, elle aura un garçon. Mais il ne donnait aucun détail sur la position du fœtus. Sur les notions de gauche et de droite dans la Chine ancienne, cf. M. Granet, art. cité, et A. Rousselle, *Porneta* (Paris, PUF, 1983, p. 66) pour les différences avec l'Occident.

Li Shizhen ne contredit nullement cette analyse. Pas plus que Yu Tuan, un autre médecin célèbre du XVI^e siècle qui explique que si on appelle, par-derrière, une femme enceinte d'un garçon, elle se tournera du côté gauche, car c'est le côté le plus lourd²¹.

Une fois enceinte, la femme doit veiller encore davantage à ne pas succomber à toutes sortes de tentations. Il lui faut continuer à manger des aliments fades et s'abstenir désormais de toute relation sexuelle. Il lui est en outre fortement déconseillé d'absorber des médicaments et de s'adonner à des travaux pénibles²². « Elle doit avoir un comportement sérieux et irréprochable, un caractère calme et agréable, et rester tranquille en toute circonstance... en évitant des rencontres nocives. Au bout de trois mois, le fœtus a commencé à se former et elle peut alors rendre visite à des mères de personnages aristocratiques. Si elle veut un garçon, elle doit toucher un arc et se faire transporter par des chevaux fougueux. Si elle veut une fille, il lui suffit de porter des bracelets, boucles d'oreille et autres pendentifs en jade. Si elle veut que l'enfant soit beau, elle doit jouer souvent avec du jade blanc et admirer des paons. Si elle veut qu'il soit sage, il lui faut lire des classiques et écouter de la musique noble »²³.

La mère est évidemment responsable, avant d'avoir accouché, de la santé physique de son futur enfant, mais aussi de son caractère, voire de son sexe, pourtant déjà déterminé par les principes évoqués plus haut. Elle est donc soumise à une pression psychologique considérable. Dès son mariage, la jeune fille de bonne famille refoule ses sentiments et ses émotions, modère ses goûts alimentaires, autant de contraintes qui lui sont nécessaires pour avoir un fils beau, ce qui lui assurera un bien meilleur statut au sein de sa belle-famille.

L'ACCOUCHEMENT ET LES PREMIERS SOINS DU BÉBÉ

L'accouchement est, pour la femme, un événement de prime importance. De nombreux cas d'accouchements difficiles et tragiques — qui coûtent souvent la vie de la mère et/ou de l'enfant — sont enregistrés dans tous les manuels médicaux qui tentent,

21. Yu Tuan, *Yixue zheng tong (La tradition orthodoxe de la médecine)*, 8 chapitres. Édition préfacée par l'auteur de 1617. Chap. 7, p. 13 a et 24 a.

22. Xu Chuntu, *op. cit.*, chap. 85, p. 5 a, 5 b ; chap. 88, p. 3 a ; Li Ting, *Yixue rumen (Introduction à la médecine)*, éd. préfacée de 1635, 8 chapitres, chap. 5, p. 24 a.

23. Wan Quan, *Yu ying jia mi (Secrets à usage domestique pour élever les enfants)*, in *GTJ*, p. 4468. On trouve aussi les mêmes conseils dans l'ouvrage de Chen Ziming, *op. cit.*, chap. 10, p. 1 a, 1 b, 3 a.

en formulant des conseils et des propositions, de réduire les dangers de l'accouchement.

Une première recommandation : se méfier autant que faire se peut des sages-femmes. Elles ont toujours été suspectes aux yeux des confucéens qui les considéraient comme faisant partie des « trois catégories de nonnes et six catégories de vieilles aux mœurs douteuses »²⁴. Nous avons une excellente caricature d'une sage-femme dans le roman *Jin Ping Mei cihua*. Vase, la concubine préférée du héros Ximen Qing, est sur le point d'accoucher et un jeune domestique est envoyé quérir les services de la vieille mère Cai. Celle-ci prend tout son temps pour venir et se met à chantonner des rengaines saugrenues, dès qu'elle arrive sur les lieux : « Si l'enfant sort de travers, j'ouvrirai à l'aide d'un couteau ; si c'est un accouchement difficile, je frapperai de mes mains ; je déchirerai à la hâte le cordon ombilical et le placenta. Si l'enfant est en vie, je reviendrai au bout du troisième jour ; s'il meurt, je m'enfuirai à toute vitesse »²⁵.

Mais les médecins hommes n'assistent pas aux accouchements et ils ont beau se méfier de ces femmes sans culture, ils sont bien obligés de les considérer comme un « mal nécessaire ». Ils doivent donc se contenter de prévenir les familles respectables de les tenir à distance et de les empêcher d'officier si l'accouchement est sans problème et si le « nouveau-né tombe tout seul comme un melon mûr ».

Zhang Congzheng (1156-1228) raconte des cas réels où l'enfant a succombé aux mauvais traitements que lui ont infligés des sages-femmes négligentes : « Une femme d'une vingtaine d'années, sur le point d'accoucher, a fait appeler trois sages-femmes. Deux d'entre elles lui ont tiré les bras de toutes leurs forces pendant que la troisième, la tête posée contre son ventre, lui appuyait fortement sur la taille de ses deux mains. L'enfant est mort avant d'avoir vu le jour. Ce sont ces sages-femmes qui l'ont tué. Savent-elles au moins qu'un melon mûr tombe tout seul ? Pourquoi ont-elles agi ainsi »²⁶ ?

24. La première explication de l'expression : « Trois catégories de nonnes et six catégories de vieilles » se trouve chez Tao Zongyi (ca 1316 - ca 1402) : « Les nonnes bouddhistes, les nonnes taoïstes et les nonnes magiciennes ; les vieilles qui servent d'intermédiaires dans la vente des personnes, les vieilles entremetteuses, les vieilles religieuses, les vieilles sans scrupules, les vieilles charlatanes, les vieilles sages-femmes... Si l'une de ces femmes réussit à pénétrer dans votre maison, estimez-vous heureux s'il n'y a pas de cas d'adultère ou de vol. » Cf. *Notes rédigées pendant les repos au cours des labours*, Taipei, Shijie shuju, 1978, p. 157. Livre achevé en 1366.

25. *Jin Ping Mei cihua*, *op. cit.*, chap. 30, p. 8 a.

26. *Rumen shi qin (Les confucéens soignent leurs parents)*, in *Siku quan shu zhen ben*, *op. cit.* (cf. n. 13), recueil n° VIII, chap. 7, p. 14 a, 14 b, 15 a. Il cite un autre cas de la mort d'un bébé due à la brusquerie d'une sage-femme qui lui a d'abord cassé le bras.

Dès la naissance du nourrisson, deux activités importantes sont à faire immédiatement : sectionner le cordon ombilical et traiter le placenta. Jusqu'au xvii^e siècle, dans les familles respectables, cela se passait au cours d'une véritable cérémonie religieuse. Le placenta représentait en effet la vie du nouveau-né, même si on ignorait qu'il assurait l'hématose foetale, l'élimination du gaz carbonique et qu'il apportait les éléments nutritionnels indispensables au fœtus.

Les conseils de Sun Simiao, du vii^e siècle, sont encore suivis à la lettre par les médecins des xvi^e et xvii^e siècles. Sun Simiao recommande de baigner le bébé avant d'avoir coupé le cordon ombilical de façon à ce que l'eau ne puisse entrer dans le nombril et éviter ainsi de provoquer des maux de ventre irrémédiables au nourrisson. Ensuite, on enveloppe le cordon dans un linge et on le mord. Dans tous les cas, l'utilisation du couteau est vivement déconseillée. Le cordon doit être coupé avec les dents à une distance de six pouces du corps du bébé, et ensuite ligaturé²⁷. Le même conseil est donné dans un manuel des Song (xiii^e siècle), mais on permet aussi l'utilisation de ciseaux désinfectés au préalable par le feu dans certains cas²⁸. Au xvi^e siècle, les médecins Xu Chunfu et Liu Xi réitèrent ces recommandations²⁹. Li Ting (xvii^e siècle) estime qu'il faut couper le cordon à deux ou trois pouces de l'abdomen du bébé et suggère l'usage de ciseaux³⁰.

Au xvi^e siècle, le grand pédiatre Xue Kai, médecin de la Cour, demande de ne pas couper le cordon si le bébé est en mauvais état. On doit alors envelopper le nouveau-né dans du coton tiède et le prendre dans les bras, avant de brûler le placenta et de chauffer le cordon à l'aide d'une torche de papier, de façon à ce que le « souffle » chaud remonte dans le ventre du bébé³¹. Le bain est strictement interdit. Cette technique sera appelée « le retour du souffle »³².

Pour les nouveau-nés bien portants, il faut traiter le placenta avec beaucoup de soin, car la qualité de leur vie future en dépend. D'après les experts médicaux du xvi^e siècle, c'est Cui Xinggong (mort en 675), un fonctionnaire-lettré contemporain

27. Cf. Sun Simiao, *op. cit.*, chap. 9, p. 1 a - 1 b.

28. Cf. *Xiao'er weisheng zongwei lunfang (Recettes et théories sur des détails pour les soins généraux à apporter à l'enfant)*, ouvrage du xiii^e siècle, édition des Ming, sans date, 20 chapitres, chap. 1, p. 9.

29. Xu Chunfu, *op. cit.*, chap. 8, p. 8 b. Liu Xi, *Huo you bian lan (Manuel pratique pour sauvegarder la vie des enfants)*, éd. de 1510, chap. 1, 1^{re} section.

30. Li Ting, *op. cit.*, chap. 5, p. 36 a.

31. Xue Kai, *Bao ying cuo yao (Principes essentiels pour sauvegarder l'enfant)*, édition préfacée par son fils Xue Ji, également médecin impérial, en 1555, 20 vol., 20 chap., chap. 1, p. 2 a.

32. Liu Xi, *op. cit.*, chap. 1, 3^e section.

de Sun Simiao qui, le premier, a proposé d'enterrer le placenta : « On doit laver le placenta dans de l'alcool pur dans lequel on aura mis au préalable une pièce de monnaie. On le place ensuite dans un vase neuf qu'on bouchera hermétiquement avec des bandes de soie vertes et qu'on gardera précieusement dans un endroit convenable. Au bout du troisième jour, on ira l'enterrer le soir si c'est un jour faste sans lune (si le jour n'est pas propice, il faudra l'accrocher devant la maison et l'enterrer un mois plus tard), dans un endroit élevé, sec et face au Levant, à trois pieds sous terre. On veillera à ce que cette fosse soit résistante afin que l'enfant puisse avoir une longue vie empreinte de sagesse. Si, par suite de négligences, le placenta se trouve être mangé par des cochons ou des chiens, l'enfant perdra la raison ; s'il est attaqué par les fourmis ou la vermine, il aura des phlegmons purulents ; si les oiseaux le picorent, il mourra dans la misère. Si on enterre le placenta près d'un temple, l'enfant aura des visions de fantômes ; près d'étangs ou de pièces d'eau profonds, il se noyera ; près d'une vieille cuisine, il aura des frayeurs ; près d'un puits, il sera sourd et aveugle. Si on jette le placenta dans la rue, l'enfant n'aura pas de postérité ; si on l'abandonne devant la porte d'une maison, il sera sourd et muet ; si on le brûle, il aura des tumeurs malignes. Enfin, si on enterre ce placenta sous des arbres, l'enfant se pendra. Il faut être très prudent et respecter ces interdits. »

Le grand médecin du xvi^e siècle, Wang Kengtang (1553-?), qui cite ces conseils, les approuve sans réserves. Il en est de même pour Liu Xi (xvi^e siècle) et pour Li Ting (xvii^e siècle)³³. Le célèbre pharmacien Li Shizhen (xvi^e siècle) adopte une attitude semblable pour traiter le placenta et, commentant ces recommandations de Cui Xinggong, il nous dit : « Ce sont là des principes naturels sains. » Et d'attaquer avec virulence les gens de son époque qui voulaient fabriquer des remèdes avec le placenta. Cette coutume d'ingurgiter du placenta en guise de médicaments semble en effet avoir été relativement courante depuis que le Dr Zhu Zhenheng, au xiv^e siècle, l'avait encouragée. Li Shizhen cite un certain Wu Qiu, auteur de recettes de placenta : « Après avoir enlevé les nerfs et l'avoir lavé à l'alcool, il faut le mettre dans un panier en bambou, le sécher et le moule pour en faire de la poudre. » Li s'insurge contre cette pratique barbare qui est un défi au bon sens et milite pour qu'on garde le placenta et qu'on l'enterre³⁴.

33. Wang Kengtang, *Zheng zhi zhun sheng (Mesures précises pour guérir des maladies)*, in *GTJ*, p. 4478 ; Li Ting, *op. cit.*, chap. V, p. 24 b ; Liu Xi, *op. cit.*, chap. 1, section 13.

34. Li Shizhen, *op. cit.*, chap. 52, p. 20.

Mais on tenait peu compte de ces suggestions émises par des médecins qu'on trouvait tatillons. Certains continuaient à utiliser le placenta comme substance thérapeutique, alors que d'autres le jetaient dans des rivières ou l'abandonnaient n'importe où, quand ils ne le mettaient pas négligemment dans un vase quelconque qu'ils posaient dans les toilettes et qui finissait un jour avec les ordures³⁵.

Dans le *Jin Ping Mei cihua*, la sage-femme Cai, après la réussite de l'accouchement, est payée cinq onces d'argent pour aller enterrer tout de suite le placenta, sans attendre la règle des trois jours³⁶.

L'obsession des médecins sur ce problème du placenta est sans doute liée à l'extrême fragilité du nouveau-né : pour conjurer le sort et protéger sa vie, il convient d'être respectueux en tout des usages anciens. La même raison peut expliquer qu'on ne donne un nom à l'enfant qu'après la cérémonie du bain du troisième jour. Sa vie est en effet considérée comme très aléatoire jusqu'au troisième jour. Et, dans le *Jin Ping Mei cihua*, on offre un rouleau de soies à la sage-femme Cai au bout du troisième jour, en sus des cinq onces d'argent qu'elle a déjà touchées après l'accouchement.

Par la suite, on continue à laver le nourrisson tous les trois, cinq ou sept jours (chiffres liés à la mythologie ancienne) car le bain a trois fonctions : garder l'enfant propre, le protéger contre d'éventuelles maladies et éviter qu'il perde ses cheveux³⁷. Il est baigné dans une eau tiède, médicalisée par de la bile de porc ou par des branches d'arbres fruitiers.

Sun Simiao (vii^e siècle) recommande des racines de poirier, de prunier (*li*) ou de prunus (*mei*), alors que Wang Kengtang (xvi^e siècle) préconise plutôt des tiges de mûrier, de poirier ou de saule, mélangées à de la bile de porc. Cette eau ainsi médicalisée doit prévenir les phlegmons.

Après le bain, on poudre l'enfant avec de la poudre de coquillages pour « éviter les malheurs »³⁸. Toute cette toilette doit se dérouler dans une pièce bien close car le vent est considéré comme très dangereux pour le bébé.

Le nourrisson est vêtu d'habits confectionnés avec de vieux tissus, au moins jusqu'à ce qu'il ait atteint sa première année, car on pense que des vêtements neufs peuvent blesser sa chair et sa peau encore trop tendres. Pour les garçons, on utilise les

35. Li Ting, *op. cit.*, chap. V, p. 24 b ; Liu Xi, *op. cit.*, chap. 1, section 13.

36. *Jin Ping Mei cihua*, *op. cit.*, chap. 30.

37. Sun Simiao, *op. cit.*, chap. 9, p. 4 a.

38. Sun Simiao, *op. cit.*, chap. 9, p. 4 a. Wang Kengtang, *op. cit.*, p. 4478.

habits usagés du père, et pour les filles, ceux de la mère³⁹. Quant à son alimentation, elle ne doit pas être trop riche ou trop abondante afin de mieux assurer sa survie.

L'enfant est donc enfermé, dès sa naissance, dans une chambre (vraisemblablement celle de la mère) pendant un mois. C'est là qu'il est nourri, vêtu et lavé, confiné dans un endroit où l'air n'est jamais renouvelé (pour éviter que le vent vienne le perturber), avec comme seule présence extérieure celle de sa mère et/ou de sa nourrice⁴⁰. Au bout d'un mois, il fait sa véritable entrée dans le monde et peut alors être admiré du reste de la famille.

L'ALLAITEMENT :
L'UNION DES CORPS DE LA MÈRE (NOURRICE)
ET DE L'ENFANT

Les manuels médicaux que nous avons étudiés sont destinés aux familles aisées, qui disposent donc de nourrices pour l'allaitement des bébés. Celui-ci est jugé très important : la survie du bébé en dépend. De nombreux articles traitent des critères du choix d'une bonne nourrice. L'aide de la nourrice permet aussi à la mère génitrice de tenter une nouvelle grossesse trois mois après l'accouchement. Sun Simiao (vii^e siècle) autorisait à nouveau le commerce sexuel cent jours après la naissance d'un bébé⁴¹.

Au xvi^e siècle, de nouvelles conceptions régissent les rapports entre l'enfant et la nourrice. Le pédiatre Xue Kai est le premier à soutenir qu'« il faut bien traiter la nourrice si on veut que l'enfant se porte à merveille ; et lorsque le nourrisson est malade, il faut, bien sûr, le soigner, mais soigner aussi sa nourrice »⁴². Wang Kengtang, qui exerçait plusieurs décennies après Xue Kai, est du même avis : « Je prétends que la mère (*i.e.* celle qui allaite) et le fils ne font qu'un seul corps. Il suffit souvent de soigner la mère pour que l'enfant guérisse »⁴³.

La responsabilité de la nourrice est donc extrêmement lourde. La santé, le tempérament du bébé dépendent de la qualité du lait qu'elle lui donne, de la manière dont elle l'allait, bref, de son

39. Il s'agit là d'une vieille coutume qui remonte à Sun Simiao (vii^e siècle). Cf. *op. cit.*, chap. 9, p. 1 b. Mais elle est encore en vogue aux xvi^e et xvii^e siècles, comme l'atteste Xu Chunfu, *op. cit.*, chap. 88, p. 9 b.

40. L'infection par l'air est aussi un thème fréquent dans les textes médicaux occidentaux. Même l'air pur peut être dangereux. Cf. M. C. Pouchelle, *op. cit.*, p. 256-259.

41. Sun Simiao, *op. cit.*, chap. 4, p. 1 b.

42. Xue Kai, *op. cit.*, chap. 1, p. 4 a.

43. Wang Kengtang, *op. cit.*, p. 5066.

bon état physiologique et moral. Li Shizhen (xvi^e siècle) résume bien ce que pensent les experts médicaux : « Le lait est transformé à partir du sang (*yin*)... (Lorsque la femme n'est pas enceinte), le sang descend une fois par mois au cours des menstruations. Lorsqu'elle est enceinte, il est retenu pour nourrir le fœtus. Après l'accouchement, il se transforme : de rouge, il devient blanc et il monte pour donner le lait »⁴⁴.

Aussi, de la même manière que la femme, pour concevoir, doit acquérir un sang pur et sain par une bonne maîtrise de son corps et de son caractère, elle possédera un lait riche et nourrissant en soignant bien son corps et en faisant des efforts pour garder un tempérament calme.

Wang Kengtang (xvi^e siècle) recense dix sortes de laits maternels pernicious pour le bébé : le lait de la joie excessive qui effraie l'enfant ; le lait de la colère qui lui gonfle le ventre ; un lait trop froid qui excite la toux ; un lait trop chaud qui lui abîme les poumons ; le lait de la mauvaise humeur qui est la source de nombreuses maladies ; le lait malade qui le rend souffreteux ; un lait trop épais qui provoque des crachotements ; le lait d'une mère enceinte qui amaigrit ; un lait alcoolisé qui dérange l'esprit de l'enfant ; un lait d'excès sexuels qui entraîne des vomissements et une dysenterie difficilement guérissables⁴⁵.

La nourrice idéale ressemble donc fort, du point de vue physique comme du point de vue psychologique, à la mère idéale, avant et pendant la grossesse. Comme elle, elle doit veiller soigneusement à son alimentation : Xue Kai (xvi^e siècle) lui conseille d'« éviter les aliments au goût trop prononcé et les grillades afin que le lait reste pur et que l'enfant ne contracte aucune maladie. Un excès de *yin* ou de *yang* ne manquerait pas de provoquer une ébullition du « souffle » du sang et un pourrissement du lait qui ne peut être que la source de graves maladies »⁴⁶. Il faut aussi que la nourrice « s'abstienne des sept sentiments et des six activités sexuelles ». Après l'acte d'amour, le lait est en effet nocif ; « le souffle est en désordre et un souffle en désordre menacé certainement la vie de l'enfant ». Il va de soi, enfin, que le lait d'une femme enceinte est strictement interdit⁴⁷.

La nourrice doit donc être choisie avec le plus grand soin. « Il faut prendre une femme en bonne santé et d'un tempérament

44. Li Shizhen, *op. cit.*, chap. 52, p. 13. Sur l'intime association du blanc et du rouge et la transformation du sang en lait (le lait étant dérivé du sang menstruel), cf. M. C. Pouchelle, *op. cit.*, p. 264, qui révèle que les médecins occidentaux avaient la même interprétation.

45. Wang Kengtang, *op. cit.*, p. 4477.

46. Xue Kai, *op. cit.*, chap. 1, p. 3 b.

47. Xue Kai, *op. cit.*, chap. 1, p. 3 b.

doux et modéré », dit Wan Quan (xvi^e siècle). Xu Chunfu, à la même époque, met davantage l'accent sur son caractère : « Le plus important, c'est quand même son tempérament et sa conduite »⁴⁸. « La qualité du lait humain dépend de la personne qui le produit ; si c'est une personne réfléchie et pondérée, son lait sera parfait ; mais, si elle est irascible, si elle mange et boit des plats épicés ou si elle a des affections dues à la chaleur qui émane de son corps, son lait sera trop chaud »⁴⁹.

Xue Kai (xvi^e siècle) nous fournit des exemples très révélateurs de cette relation étroite entre la santé de l'enfant et le comportement de la nourrice : « Si un enfant vomit du sang, c'est que sa nourrice a trop accumulé de feu en elle et qu'elle lui a transmis cette chaleur... Si un enfant a mal aux yeux et vomit, c'est que sa nourrice, irascible, s'est encore emportée et a eu une poussée de fièvre... Si un enfant a mal aux oreilles, c'est que sa nourrice impertinente a abusé de grillades après ses menstrues »⁵⁰. Dans tous les cas, il faut soigner la nourrice aussi bien que l'enfant.

Il n'est pas toujours facile de trouver de bonnes nourrices et il n'est pas rare que l'enfant, au cours de son premier mois, ne puisse être allaité au sein maternel ; les médecins recommandent alors le lait de truie comme succédané. Au vii^e siècle déjà, Sun Simiao conseillait le lait de truie pour les nourrissons de moins d'un mois. Cette proposition est reprise aux xvi^e et xvii^e siècles. Ce lait est en effet considéré comme léger et donc facile à digérer⁵¹.

Le *Jin Ping Mei cihua* nous donne des renseignements sur le genre de nourrices qu'embauchaient les familles riches : « Le lendemain... (Ximen) dépêcha des domestiques auprès d'une entremetteuse pour qu'elle trouve une nourrice... En peu de temps, la mère Xue se présenta avec une femme de famille modeste, d'une trentaine d'années, qui venait de perdre son propre enfant. Son mari avait été mobilisé dans l'armée et devait partir dans moins d'un mois... Aussi, il n'exigeait que six onces d'argent pour vendre sa femme, car il craignait de ne trouver personne pour s'occuper d'elle. Lune (l'épouse principale) la trouva propre et honnête et demanda à Ximen de donner les six onces d'argent pour la garder. Elle l'appela Ruyir »⁵².

48. Wan Quan, *Yu ying jia mi*, *op. cit.*, p. 4474. Xu Chunfu, *op. cit.*, chap. 88, p. 5 a - b.

49. Li Shizhen, *op. cit.*, chap. 52, p. 13.

50. Xue Kai, *op. cit.*, chap. 3, p. 38 b, 41 d ; chap. 4, p. 6 a.

51. Liu Xi, *op. cit.*, chap. 1, section 8. Xu Chunfu, *op. cit.*, chap. 88, p. 7 b. Dans la Rome ancienne, on utilisait plutôt le lait de chèvre (cf. A. Rousselle, *op. cit.*, p. 75).

52. *Jin Ping Mei cihua*, *op. cit.*, chap. 30, p. 10 a.

L'ÉDUCATION DU CORPS DE L'ENFANT

Il y a une contradiction fondamentale dans l'idée que se font les médecins de ce que doit être l'éducation du corps de l'enfant. Ils sont en effet, d'une part, sourcilleux de voir respecter certaines règles impératives qu'ils ont définies pour assurer la parfaite santé physique des enfants et sont forcés de reconnaître, d'autre part, que la progéniture des paysans, qui se soucient peu de leurs recommandations — dont ils ont rarement connaissance —, est bien souvent d'une condition physique robuste et saine. Il en est de même pour les recommandations nécessaires à la fécondité de la femme. Les paysannes ne les respectent jamais et sont pourtant beaucoup plus prolifiques que les femmes des familles aisées. Et les médecins envient ces femmes qui ne liront jamais leurs livres, « ces sauvages des campagnes, ces filles lascives et perverses qui sont si fécondes ». Ils en concluent que « l'interaction du *yin* et du *yang* est si subtile que les mots ne peuvent la décrire » et que cette faculté qu'ont les paysans de se reproduire est due essentiellement à la puissance de leurs désirs⁵³.

Quels sont les principes élémentaires de l'éducation de l'enfant ? Il doit vivre dans une ambiance feutrée et douce. Il faut veiller constamment à ce qu'il n'ait ni trop chaud, ni trop froid, à ce qu'il ne soit jamais rassasié mais qu'il n'ait pas non plus trop faim. Pour éviter qu'il ait des émotions trop fortes, il ne doit pas rencontrer d'étrangers. Il lui faut rester tout le temps avec la nourrice qui s'occupe de lui. Sun Simiao (vii^e siècle) conseille à la mère (nourrice) de promener son enfant, les jours de beau temps, dans des endroits calmes et ensoleillés, afin que l'air et le soleil le rendent vigoureux. Il prévient cependant contre le danger qu'il peut y avoir à rencontrer des étrangers qui ne manqueraient pas d'épouvanter l'enfant⁵⁴. Plus tard, les médecins moralistes seront de plus en plus stricts.

Wan Quan (xvi^e siècle) estime que l'enfant ne doit jamais être mis en présence de personnes extérieures à la famille, et qu'il faut le tenir aussi à l'écart du bruit, aussi bien des cris humains que du chant du coq, des aboiements des chiens, des hennissements des chevaux ou des meuglements des bovins. Il faut en outre s'abstenir de lui offrir des jouets dont la forme pourrait évoquer des serpents ou de la vermine. Enfin, s'il pleure, on se gardera de l'en dissuader en essayant d'attirer

53. Wan Quan, *Guan si ji yao*, op. cit., p. 4246.

54. Sun Simiao, op. cit., chap. 30, p. 10 a.

son attention par des grimaces ou autres facéties ; cela risquerait fort de troubler son esprit et le rendrait craintif et poltron⁵⁵. Xu Chunfu (même époque) se prononce carrément contre tout exercice du corps : « Les jeunes domestiques, valets et soubrettes ainsi que les concubines ne doivent pas apprendre à l'enfant à jouer avec ses bras et ses jambes... On les dissuadera aussi de le lever et le lancer, de le basculer la tête en bas, de le pousser ou de se divertir avec lui en se cachant. L'enfant rit peut-être à ces amusements, mais c'est de force ; en fait, il est choqué et effrayé »⁵⁶. Ainsi, il faut laisser l'enfant calme et tranquille, comme s'il s'agissait d'un petit adulte. Sa vie ressemble alors à celle de sa mère, qui passe ses jours dans un monde clos, protégé, complètement coupé de l'extérieur.

Mais ces médecins si rigoristes se demandent quand même pourquoi les enfants de paysans sont souvent en bien meilleure santé que ceux des enfants riches. Ils ont parfois un certain sentiment d'admiration devant ces garçons et filles si résistants à toutes sortes de maladies.

Zhang Congzheng (xii^e siècle) arrive à expliquer une telle situation sans contredire les principes d'éducation qui sont proposés aux familles. Si les enfants de paysans ont une santé robuste, ce n'est pas parce qu'ils sont souvent dehors ; c'est parce qu'ils mènent une vie frugale, qu'ils sont privés de tout luxe matériel et qu'ils ne prennent jamais de ces potions nocives que fournissent les charlatans. Pour rendre les enfants de riches sains et bien portants, il faut donc leur apprendre à réprimer leurs envies⁵⁷. Il s'agit là cependant d'un point de vue quelque peu isolé. La plupart des médecins postérieurs (xvi^e et xvii^e siècle) reconnaissent en effet les bienfaits tonifiants de la nature sur la santé des enfants de paysans. Wan Quan les compare ainsi à des « plantes qui poussent sur les versants des montagnes et au bord des grands lacs ». Comme le soulignait déjà Sun Simiao (vii^e siècle), le vent et le soleil auxquels ils sont exposés fortifient leur sang, leur « souffle » et leur chair⁵⁸. Xu Chunfu, pourtant si pointilleux sur la protection de l'enfant, réagit aussi comme Wan Quan : « Observons les enfants des campagnes... S'ils ont des nerfs solides et cette force tranquille, c'est qu'ils sont en contact permanent avec le soleil et le vent et qu'ils peuvent ainsi absorber le « souffle » de la terre »⁵⁹.

Mais alors pourquoi vouloir confiner les enfants des riches

55. Wan Quan, *Yu ying jia mi*, op. cit., p. 4473.

56. Xu Chunfu, op. cit., chap. 88, p. 3 b - 4 a.

57. Zhang Congzheng, op. cit., chap. 1, p. 47 a-b.

58. Wan Quan, cité in Wang Kengtang, op. cit., p. 4478.

59. Xu Chunfu, op. cit., chap. 88, p. 4 b.

dans des appartements fermés, à l'abri de toute intrusion étrangère et aussi de la nature ? C'est que leur santé physique doit être toujours subordonnée à la formation de l'esprit. Et s'il y a contradiction entre les deux, c'est la seconde qui doit primer. En aucun cas, on ne peut sacrifier l'éducation morale de l'enfant, même s'il est souhaitable qu'il ait aussi un corps sain, comme celui des enfants de paysans qui vivent au sein de la nature. L'essentiel est donc une discipline de l'esprit qui détermine celle du corps et qui doit commencer très tôt, dès les premières années de l'enfant.

Ces médecins des XVI^e et XVII^e siècles sont avant tout des lettrés confucéens et ils ont mis leurs connaissances et leur prestige de savants au service de l'idéologie confucéenne d'Etat pour mieux la renforcer. Il n'est qu'à lire d'ailleurs certains titres de leurs traités pour se convaincre que leur réel souci n'est pas essentiellement médical. La vision qu'ils ont du corps de la mère et du nouveau-né est plus idéologique que médicale. On retrouve, dans toutes leurs recommandations, le poids de l'éthique confucianiste, basée sur la soumission de l'enfant et de la femme à l'homme, éthique née sous la dynastie des Zhou (VIII^e-III^e siècle av. J.-C.) et perfectionnée d'abord sous les Song (X^e-XIII^e siècle), avant d'être encore renforcée sous les Ming (XIV^e-XVII^e siècle)⁶⁰.

L'enfant et la femme sont des êtres faibles, inférieurs. Le premier est encore malléable et peut être contrôlé et discipliné sans peine, si on s'y prend dès la naissance. La seconde l'est moins, et, pour la rendre ductile, l'autorité est nécessaire : « Si elle est perverse, il convient de la répudier immédiatement ; si elle est jalouse et commère, on peut d'abord la convaincre de changer d'attitude ; mais si elle persiste, il faut la punir ; si elle refuse enfin de s'amender, il faut se séparer d'elle et la chasser de sa famille »⁶¹.

C'est la méfiance vis-à-vis des émotions et des sentiments qui dicte les conceptions que se font les médecins du corps de la femme et de l'enfant. Des individus calmes et indifférents dans des atmosphères douceâtres et mièvres, voilà le secret d'une bonne santé. Et l'harmonie du « juste milieu » confucéen, respectée.

Cette subordination de la « science » à l'idéologie se manifesterait encore, bien plus tard, en Chine, avec davantage d'inten-

60. Cf. A. K. Leung, L'amour en Chine: Relations et pratiques sociales aux XIII^e et XIV^e siècles, *Archives des sciences sociales des religions*, n° 56/1, 1983, p. 59-76.

61. Cf. *Zhengshi guifan (Règles de la famille Zheng)*, compilation achevée au XIV^e siècle, Changsha, Shangwu yinshuguan, 1939, p. 116.

sité. N'a-t-on pas vu, en effet, au paroxysme de la Révolution culturelle, de grands médecins chinois reconnaître à la « pensée de Mao Zedong » des vertus curatives insoupçonnées et affirmer, sans détour, qu'elle pouvait rendre la voix aux muets et la vue aux aveugles ?

Academia Sinica, Taiwan, ROC.

SOURCES

I. — Manuels médicaux cités dans le *Gujin tushu jicheng (Recueil d'ouvrages anciens et modernes)* (début du XVIII^e siècle) dont nous avons utilisé les sources primaires :

1. Chu Deng, *Chu shi yi shu (Livre posthume de Maître Chu)* : V^e siècle.
2. Sun Simiao, *Qian jin fang (Recettes sans prix)* : VII^e siècle.
3. Zhang Congzheng, *Rumen shi qin (Les confucéens soignent leurs parents)* : XII^e-XIII^e siècle.
4. Chen Ziming, *Furen da quan liang fang (Bonnes recettes de gynécologie générale)* : XIII^e siècle.
5. Xiao'er weisheng zongwei lunfang (*Recettes et théories sur des détails pour les soins généraux à apporter à l'enfant*) : XIII^e siècle.
6. Zhu Zhenheng, *Ge zhi yu lun (Discours pour aller jusqu'au fond des choses)* : XIV^e siècle.
7. Li Shizhen, *Ben cao gang mu (La pharmacopée)* : XVI^e siècle.
8. Xu Chunfu, *Gujin yitong da quan (Encyclopédie de la médecine ancienne et moderne)* : XVI^e siècle.
9. Xue Kai, *Bao ying cuo yao (Principes essentiels pour sauvegarder l'enfant)* : XVI^e siècle.
10. Yu Tuan, *Yixue zheng tong (La tradition orthodoxe de la médecine)* : XVI^e-XVII^e siècle.
11. Chen Shiduo, *Shi shi mi lu (Registre secret de la chambre des pierres)* : XVII^e siècle.
12. Li Ting, *Yixue rumen (Introduction à la médecine)* : XVII^e siècle.

II. — Traités médicaux cités dans le *Gujin tushu jicheng* et dont nous n'avons pas pu consulter les sources primaires. Nous avons dû nous contenter des extraits cités dans le *GTJ* :

13. Wan Quan, *Guan si ji yao (L'essentiel pour répandre la postérité)* : XVI^e siècle.
14. Wan Quan, *Furen mi ke (Gynécologie)* : XVI^e siècle.
15. Wan Quan, *Yu ying jia mi (Secrets à usage domestique pour élever les enfants)* : XVI^e siècle.
16. Wang Kengtang, *Zheng zhi zhun sheng (Mesures précises pour guérir des maladies)* : XVI^e siècle.

III. — Autres sources :

17. Liu Xi, *Huo you bian lan (Manuel pratique pour sauvegarder la vie des enfants)* : XVI^e siècle. Traité médical non recensé in *GTJ*.
18. Jin Ping Mei cihua (*Fleurs de pruniers dans un vase d'or*) : fin XVI^e - début XVII^e. Roman.